

dressées un peu partout sur les terrasses ; on s'est mis à dîner, et après, on a fini la soirée comme au 14 juillet, en dansant dans la rue, au son d'un ou deux instruments de bonne volonté, à la bonne franquette, comme il sied, un jour de fête populaire et démocratique.

Jean Rival

Paris, 1892.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Notre charmant collaborateur parisien, qui fait, pour LE MONDE ILLUSTRÉ, l'article mensuel "Courrier de Paris"—préalablement "Lettres d'une Parisienne,"—désire le signer du nom aimé de Jean Rival. Nous condescendons volontiers à ce vœu, bien assurés que l'intérêt excité par cette plume, chez tous nos lecteurs et lectrices, sera toujours le même, et que sous ce nom d'emprunt la sympathique figure que l'on connaît se révélera partout.

* *

On vient de m'adresser une petite brochure où je trouve exposés le "Plan d'études et la méthode d'enseignement suivis au collège d'Ottawa." En la feuilletant, l'on constate bien vite l'excellente pratique de cette institution pour former les jeunes gens aux besoins modernes. Les cours, commercial et classique, sont heureusement disposés pour répondre aux développements progressifs que subit l'esprit du jeune étudiant. L'étude de l'anglais et des sciences y est particulièrement en honneur. Le collège d'Ottawa promet de beaux jours à l'université anglaise catholique du Canada.

* *

Lors de récents scandales, où l'on a cherché à tirer tout autre chose que le bien du mal, on a voulu abuser de certaine fable de Lafontaine, à laquelle on attachait un injurieux à-propos. Notre distingué collaborateur, M. l'abbé F. X. Burque, a repris en sous-main cette idée, mais pour l'exploiter en sens inverse. Sa parodie du *Loup devenu berger*, de l'immortel fabuliste, est une jolie page littéraire, et finement allégorique, qu'il nous fait plaisir de publier aujourd'hui. C'est la seule façon, bien indirecte mais encore assez effective, dont LE MONDE ILLUSTRÉ aura osé se commettre dans ce regrettable débat. Si nos confrères de la presse catholique jugent bon de reproduire ce moral apologue, nous les y autorisons volontiers.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Ludo*, Montréal.—A la vérité cela est légèrement teinté d'inexpérience jeune, cet essai que vous m'adressez. Néanmoins, j'y vois du bon, pas mal : une facilité qui promet et spécialement une belle dose de sincérité. LE MONDE ILLUSTRÉ vous publiera, à titre de cordial encouragement. "Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage," mais surtout, tenez ferme, persévérez.

X. Vincy, Saint-Jean.—Admis, votre *Trop tard*. Mais ne négligez pas trop, je vous prie, à poursuivre les faveurs de Mars, le culte des muses littéraires, avec lesquelles vous semblez préposé à vivre en une honorable intimité ; appliquez-vous davantage à donner plus de fermeté sur ses bases à votre style aisé. Vous pouvez vous procurer, à nos bureaux, la série des numéros demandés.

G. de St-Fabien, Rimouski.—Pour vous prouver que nous aimons encourager les sincères efforts, nous publierons "La Patrie." Mais quant à la "Petite chronique..." trop ordinaire. Polissez davantage, et surtout, gare les lieux communs. Vos deux essais n'ont pas l'air de venir du même : "La Patrie" est du genre éthéré, l'autre est, pour le moins, terre à terre. A juger par le premier, vous avez des ressources ; ne gaspillez point.

Madame d'Alg, Paris.—Pardonnez-nous, s'il vous plaît, ces malencontreux retards que nous regrettons non moins que vous. A notre prochain numéro, j'espère, la réparation. Toutes mes sympathies pour le grand deuil dont souffre votre cœur : la mort de votre digne amie, madame la marquise de Blocqueville. Une lettre à votre adresse et un envoi recommandé suivront bientôt.

M. Frédéric Lévy, Alais (France).—A vous aussi, mon confrère aimable, une réponse serait bien due, particulière et substantielle. Encore un peu de patience, et, à mon premier moment de loisir, je vous l'adresse de grand cœur. Tous vos envois, dûment reçus.

JULES SAINT-ELME.

DEFAILLANCE MORALE



Vous avez pu lire, récemment, dans les journaux de cette ville, l'histoire de ces deux jeunes gens qui se sont donné la mort, faute de courage pour supporter les difficultés de l'existence.

Ce fait divers évoque en moi le souvenir d'un ancien compagnon de travail, Jos.

H. X..., qui, lui aussi, s'est suicidé, en novembre 1891, dans l'unique but de mettre fin à ses maux. Mais il faut dire aussi que le souffle empoisonné des écrits de Jean-Jacques Rousseau avait créé chez lui un vide du cerveau que son tempérament ne pouvait pas supporter : devenu libre-penseur et regardant comme chimériques les espérances de la vie future, l'amertume d'une telle illusion, jointe aux adversités, le plongea dans un extrême abattement. Et c'est après avoir passé quelques mois en disponibilité que, se trouvant dans un complet dénuement, il s'ouvrit les portes de l'éternité.

Au moment de mettre à exécution son sinistre projet, il m'adressa une lettre dont je détache ce qui suit :

Montréal, novembre 1891.

Mon cher Monsieur,

Je pars enfin, incessamment, pour ce voyage d'où l'on ne revient jamais, ainsi que j'en ai maintes fois exprimé le désir, pendant que nous travaillions péniblement au journal de M. Z....

Je vais enfin la quitter, cette vie, mais je ne serai pas seul responsable de mon crime, s'il y a (je ne crois pas qu'il y en ait), un Maître à qui l'on doit rendre compte, dans un monde éternel, des actions de sa vie : car, dans mon infortune, j'avais droit à une assistance qu'on m'a refusée malicieusement.

Toutes mes affaires sont réglées.
Quant au livre que je vous ai prêté, je vous le donne de grand cœur.—Adieu !

Votre serviteur et ami,

Jos. H. X....

Montréal, qui prodigue l'or, les applaudissements et les larmes aux ingénieuses combinaisons de l'art dramatique, et qui s'attendrit de vrai sur des infortunes fictives, accueille sans s'émouvoir, dans la réalité, le plus émouvant des faits divers.

Peut-il pourtant rien y avoir au théâtre de plus profondément remuant que le suicide ?

Certes, je ne suis pas de ceux qui croient que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et qui ferment volontiers les yeux sur les maux d'autrui pour s'éviter le chagrin d'un spectacle désagréable et la peine d'avoir à y remédier.

Non, j'essaie d'aller au fond des choses, et c'est précisément pour cela que, dans ce suicide, je ne saurais voir un drame de la misère, une de ces effrayantes crises de la nécessité, dont on peut mettre la responsabilité sur les défaillances de notre organisation sociale.

Tout, dans nos institutions publiques et privées, est fait précisément pour prévenir des événements comme celui-là.

Si le malheureux que son désespoir a entraîné à une résolution fatale, ne se sentait pas, comme tant d'autres, la vaillance nécessaire pour gagner son pain, nos hospices lui étaient officiellement ouverts.

Il n'y a pas une misère à Montréal qui ne trouve aujourd'hui un secours immédiat, car à défaut d'hospitalité, le malheureux a la ressource de la prison pour cause de vagabondage ; mais encore faut-il que ceux qui en ont besoin aient le courage d'aller la demander.

C'est cette disposition à la lutte pour la vie qui a manqué à cet infortuné.

Il a donc été victime d'un état psychologique déplorable, qui devient, depuis quelque temps, très commun, et qui tient évidemment à l'incrédulité.

La libre-pensée, je le répète, crée un vide du cerveau que tous les tempéraments ne peuvent pas supporter, et ceux qui n'aiment pas à orner leur imagination de ce qu'ils appellent des superstitions, doivent au moins y mettre des idées de résignation et de soumission aux circonstances adverses qui, à un moment donné, fassent contrepoids aux cauchemars et aux obsessions susceptibles de dégénérer en un suicide criminel comme, celui auquel je fais allusion.

Ernest Renan

ERNEST RENAN

(Voir gravure)

C'est à titre d'actualité, surtout, que nous reproduisons cette artistique page où l'on voit, sur sa couche funéraire, le grand écrivain impie. Renan eut bien, en effet, le talent hors du commun qui distingue les lettrés de race, nul ne le contestera, mais il eut aussi le jugement faux qui fait les grands démolisseurs de la morale chrétienne. Sous ce double aspect, il a stupéfié son siècle, ce XIXe siècle si blasé pourtant ; à ce double point de vue, il convient que même nous, catholiques, auxquels il a voulu faire tant de mal, sans réussir à ébranler le moindre de nos dogmes, nous évoquions cette figure que la mort vient de flétrir, comme la conscience publique, la droite, la pure, avait d'avance flétri sa mémoire.

Ainsi que l'écrit un de nos confrères canadiens, "Renan a été, dans ce siècle, le grand insulteur du Christ et de l'Evangile. Sa vie s'est passée dans le scepticisme et le sarcasme, et sa mort a été le triste écho de sa vie."

"Jeune encore, il publia la *Vie de Jésus*, livre impie dont les catholiques furent indignés, triste roman dont les incrédules eux-mêmes se sont moqués."

"Vieillard, il s'est tourné vers le théâtre et il a fait un drame : *l'Abbesse de Jouarre*, œuvre immonde qui venait prouver à quel point chez lui le cœur était gâté."

Considérez bien cette figure beate de libre-penseur, indifférent à toute considération surnaturelle, elle offre des traits frappants de ressemblance avec un visage honnête et serein d'abbé pieux et croyant. Renan, élève de Mgr Dupanloup, à St-Nicholas du Chardonnet, puis des Sulpiciens, à Issy, semblait fait pour le service des autels. L'on serait porté à croire, comme pour ne point voir que du mauvais chez cet homme, qu'il a bien manqué sa véritable vocation ; que c'était plutôt à lui lâcheté qu'indépendance de caractère, lorsqu'il se fit aviser par Jules Simon de jeter sa soutane aux orties, sous prétexte qu'il avait perdu la foi de son enfance. Et, comme la plus profonde corruption est celle des cœurs qui furent bons ou qui étaient appelés à l'être, on pourrait s'expliquer ainsi la perversité morale de Renan.

"Renan est aujourd'hui dans la tombe, ajoute notre confrère précité, bientôt il sera poussière ; et l'Eglise continue d'étendre ses glorieuses conquêtes, et ses millions d'enfants lui rendent hommage, et Jésus-Christ est adoré par toute la terre."

"Le nouveau Julien peut aller reposer au Panthéon, sa place dans l'histoire sera à côté des romanciers sans vergogne et des blasphémateurs impuissants."—J. St.-E.

Dieu nous visite souvent, mais la plupart du temps nous ne sommes pas chez nous.—DE LÉVIS.